

Les Saisons

d'après le roman éponyme de
Maurice Pons

création, scénographie et mise en scène
Wladyslaw Znorko

6 — 16 novembre 2002

Contact Scolaires

Marie-Françoise PALLUY — tél : 04 72 77 40 40 / fax : 04 78 42 81 57

Les Saisons

d'après le roman éponyme de
Maurice Pons

création, scénographie et mise en scène	Wladyslaw Znorko
univers sonore	Bernard Valléry
lumière	Richard Psourtseff

avec,

Siméon	Denis Lavant
Louana	Antonella Amirante
La sœur de Siméon	Jelena Covic
Le sous-douanier en chef	Patrice Goubier
Le Croll	Jean-Pierre Hollebecq
Le chef sous-douanier	Bruno La Brasca
La veuve Ham	Elisabeth Legillon
Clara la naïve	Wilma Lévy
La vieille à l'œuf	Irina Vavilova

durée du spectacle : 1H30 ENVIRON

6 — 16 novembre 2002
Célestins, Théâtre de Lyon

mardi, mercredi, vendredi, samedi à 20h30 jeudi à 19h30 dimanche à 15h relâche le lundi

« Nos songes ont demandé l'asile des théâtres. Ils sont tapis dans l'ombre et attendent des visites. Les miens craignent les paroles. Ils préfèrent la musique. Attention ! Mes spectacles sont des armoires mal rangées : vous y prenez un article et tout vous tombe dessus. Puis en fouillant, vous vous apercevez que vous possédiez déjà tout cela à la cave ou au grenier. Non vraiment, je n'invente rien, je fouille nos poubelles. La poésie s'y trouve, détériorée, superbe ».

Wladyslaw Znorko

Sommaire

Les Saisons

Extrait du Journal de Siméon

Du roman au spectacle

Le retour des Saisons

Maurice Pons

Wladyslaw Znorko

Le Cosmos Kolej

Rencontre avec Wladyslaw Znorko

Rencontre avec Denis Lavant

Les Saisons

D'où vient Siméon ? Pourquoi faut-il que vienne échouer ce poète, rescapé d'un monde terrible, dans cette vallée sans printemps qui ne connaît que pluie et gel, où l'on ne survit que grâce à l'alcool de lentilles et aux distractions et cérémonies que l'on veut bien s'inventer. On regarde Siméon comme un étranger. Lui tente d'appriivoiser le monde à chaque instant. On le trouve « *d'une laideur pathétique* ». Lui « *essaye d'attraper la beauté* ». Son innocence porte tous les espoirs du monde. Antihéros, son malaise émerveillé donne au roman de Maurice Pons tout son réalisme poétique.

La rencontre entre l'auteur et le metteur en scène est fusionnelle. Les mots de l'un, les images de l'autre semblent nourris d'une même exaltation. Ils laissent des images fortes, des goûts dans la bouche et la même impression d'un regard inédit sur le monde. Obsédé par l'idée du voyage, fasciné par l'exploration de l'écriture, Wladyslaw Znorko a trouvé dans *Les Saisons* l'écho d'une errance familière.

Son théâtre, nourri de culture d'Europe de l'Est, a gardé le sens des émotions brutes et immédiates, des sensations visuelles ou acoustiques fortes. Il semble prédestiné aux steppes imaginaires du roman de Maurice Pons. Dans la souffrance de Siméon, la fable des *Saisons* puise la force de croire en un monde meilleur. Il fallait un comédien rare pour incarner la vitalité de cette résistance au désespoir. Wladyslaw Znorko a choisi Denis Lavant.

Allégorie dérisoire de la condition humaine, *Les Saisons* sont un véritable tableau dramatique et fantastique.

Extrait du Journal de Siméon

« Je l'ai trouvé enfin, ce lieu de grâce et de merci... enfin, oui, presque au détour de la planète... Une pluie bienfaisante inonde la vallée. Ah, que de chemins arides parcourus, avant la récompense de cette pluie !

Les gens de la vallée m'ont paru frustrés - mais bons. Ils m'ont servi une copieuse purée de lentilles qui est leur nourriture habituelle. Quel calme bonheur...

Je vais pouvoir écrire, écrire, écrire. Je vais vider mon cœur de tout son pus.

J'habite une chambre immense : de ma vie je n'ai occupé tant d'espace. Pour la première fois depuis très longtemps, j'ai un peu dormi. Mon pied me fait un peu mal : j'ai lancé un coup contre ce crâne de mouton et je crains m'être fêlé un ongle. Il s'est formé sous la lunule, un vilain caillot de sang noir.

Mon bobo semble s'aggraver. L'autre jour, mon gros orteil ressemblait à un oignon de tulipe et moi, tel un jardinier, j'étais entièrement occupé à contempler son éclosion !

J'aurais aimé garder ce chat qui est venu me rendre visite au petit matin. Ce qui me chiffonne, c'est que personne ici n'a voulu croire que j'avais rencontré un chat. Il paraît qu'il n'y en a jamais eu dans ce pays.

Mais enfin, je n'ai pas rêvé !

Mais comment écrire maintenant ? Me voilà enfermé dans la glace, comme je l'étais dans le sable ! Le pays est bleu de glace et on me dit que le gel va durer quarante mois. Personne ne m'avait rien dit. Et pourtant chaque jour, deux fois par jour, l'orteil en moins, je m'étais consciencieusement rendu au pluviomètre pour y faire mes mesures. Se moquaient-ils de moi ? Ils ont des vaches, des boucs, des baudets. Je vois les richesses qui sortent de toutes parts. Ils ne m'ont rien donné, à moi, le plus pauvre d'entre tous, qui était prêt à partager avec eux le pain des mots et le vin de la phrase. Ah ! maudit, maudit dès sa naissance, celui qui a voulu écrire ! ».

Maurice Pons

Du roman au spectacle

« *Les Saisons* est un livre culte. L'ouvrage est sorti en 1965 dans une période de marasme littéraire, une période triste d'après guerre. Avec le livre de Maurice Pons, on entre dans un tout autre univers : l'univers d'une campagne que l'on ne situe pas, une campagne universelle où l'on parle de l'être humain d'une manière différente : on ne l'embellit pas et par-là même on pénètre dans un monde dérisoire. *Les Saisons* se révèle une descente infinie sur laquelle les personnages glissent.

Le personnage de Siméon est un visiteur. Un voyageur. Les villageois, eux vivent sous une dictature quelque peu insolite, exceptionnelle : celle de la météo. Ils vivent les saisons. Quarante mois de pluie, quarante mois de gel. Et Siméon arrive avec tant de souffrance, de questions, d'idéaux qu'il décide de s'y installer. Un étranger parmi les villageois. Un étranger qui sourit tout le temps et qui veut écrire, dans ce pays où l'on ne connaît le papier que des sacs de lentilles !

La question soulignée par Maurice Pons est permanente : Siméon parle aux villageois qui ne veulent pas de lui : serait-il un prophète ? Non, c'est son presque synonyme. C'est un poète. Il veut emmener les gens hors de cette vallée perdue vers un monde meilleur. L'après guerre est un monde qui s'écroule. Maurice Pons, lui, nous pousse à faire un pas vers la couleur. En tant qu'ouvrier du théâtre, j'ai trouvé cela fascinant ».

Wladyslaw Znorko
Juin 2002

De l'école primaire j'ai retenu cette sévère mise en garde qu'au Mont Saint-Michel le promeneur distrait se faisait rattraper par la marée à la vitesse d'un cheval au galop. C'est ce qui a dû m'arriver lorsque, bien imprudemment, je me suis aventuré dans le livre de Maurice Pons.

Ce n'est pas un cheval mais une horde de bêtes en furie qui m'a laissé, face contre terre, dans cette souille où je me suis débattu longtemps avec cette question qui me faisait grincer les dents :

Quarante mois de pluie

quarante mois de gel.

Un hameau et quelques haleines puantes.

Quelle force pousse donc l'étranger

à chercher un peu d'humanité

là où ne survivent que les champignons ?

Il semblerait que l'auteur se soit lui-même laissé engloutir par la marée puisque le jour de la générale, il y a plus de dix années, il m'a murmuré, le souffle coupé :

« Comment j'ai pu écrire quelque chose d'aussi épouvantable ? »

Aujourd'hui, à la lumière des rencontres et des expériences de « *visiteur de bouts du monde* », j'ai perdu ce goût de terre dans la bouche et j'aborde les personnages et leur misérable quincaille avec une tendresse un peu narcissique car je retrouve chaque jour leurs messages dans mes tiroirs gavés de rien du tout, dans mon linge sale, dans le journal que je regrette tout à coup d'avoir acheté ou bien dans le sparadrap noirci de suint que seul un courage de pacotille me fait arracher du genou, d'un coup sec :

« *Ce n'est qu'une égratignure, mon amour !* »

J'ai fini par les aimer ces cow-boys de Hollywood.

Je t'aime aussi, cheval du Mont Saint-Michel et je baise à la volée le velours de ton museau pendant que mes ongles plantés dans ta crinière te gueulent :

- Au galop, vieux frère, fais-nous la marée du siècle !

Wladyslaw Znorko

Marseille, Novembre 2001

Le retour des saisons

Chaque année, j'attends la fin de l'été avec impatience : c'est la saison de ma naissance, ce « *moment* » si particulier dans le ciel, entre solstice et équinoxe, où la nature entière change et se renouvelle. Cette année-là, je l'attendais avec une impatience particulière : le Cosmos Kolej et Wladyslaw Znorko m'avaient convié à un voyage peu ordinaire. J'étais venu visiter à Feyzin près de Lyon la plus insolite des curiosités offertes par cette compagnie de théâtre. J'allais assister à la mise en images et à la « *mise en émotions* » de mon roman *Les Saisons*, que j'avais écrit et publié quelques années auparavant, au cours d'une période particulièrement dépressive de ma vie. Cette aventure lyonnaise était pour moi une épreuve. Je me suis retrouvé soudain dans l'univers des *Saisons*, dans le paysage délabré de plastique noir, battu par une pluie diluvienne de quarante mois, bientôt changée en glace vive. Je me suis retrouvé dans le personnage de Siméon, pathétique, maladroit, douloureux, faux poète et faux prophète, assumant seul, au milieu de brutes avinées et rigolardes, toutes les souffrances d'un monde inhabitable. Mais illuminé par une espèce de foi contagieuse en un monde meilleur. L'univers créé par Wladyslaw Znorko était plaqué sur le mien, comme l'ombre sur l'ombre ou plutôt comme la suie sur la suie. Mais quelle force, quelle beauté donnent les images aux images, quelle connivence, quelle compréhension me faisaient voyager à l'intérieur de mon livre porté par la musique des bruits et des sons substituée à celle des mots et des phrases. Des années ont passé. Depuis 1965, *Les Saisons* n'ont jamais cessé de toucher de nouveaux lecteurs. Ils forment aujourd'hui une sorte de confrérie d'initiés et partagent avec Siméon la folle espérance d'une autre vie. Ils vont tous venir participer au nouveau voyage du Cosmos Kolej. Ils vont entraîner de nouveaux voyageurs dans un incomparable « *malaise émerveillé* ». Et j'en serai, croyez-moi !

Maurice Pons
Moulin d'Andé, Septembre 2000

Maurice Pons

Né un 14 septembre au 14 de la rue Saint-Maurice à Strasbourg. Fils d'Emile Pons, universitaire, éminent Swiftien et ami de Jules Romains, Maurice Pons a voué très tôt toute sa vie à l'écriture. Publié chez Julliard dès 1951 (*Métrobate*), ses angoisses de jeune écrivain seront atténuées en regardant admiratif la couverture sable de son premier livre, ornée d'une lettrine rouge, corps quarante-huit. A l'époque, comédien tournant dans le monde entier, journaliste, il sera vite reconnu comme un écrivain par les écrivains qu'il admire.

A la publication des *Virginales*, tout s'accélère. De ce recueil de nouvelles, François Truffaut réalisera son premier court-métrage *Les Mistons* qui préfigure *les 400 coups*. Cette époque joyeuse et mondaine, illuminée par la présence d'Aniouta Pitoëff à ses côtés, lui fait multiplier les rencontres. De sa retraite du Moulin d'Andé qu'Obaldia lui a fait découvrir et où ses familiers s'appellent Pérec, Dubillard, Adamov, il continue son oeuvre protéiforme. Comme le dit Paul Fournel, romancier, il témoigne (*le Passager de la Nuit*) aussi bien qu'il construit des univers imaginaires (*Les Saisons*) ou des fantaisies (*Rosa*). Nouvelliste, il traite la demi-teinte et la surprise (*Douce-Amère*). Là où le stylo ne va pas, il filme (*La Dormeuse*). Là où il reconnaît le talent lointain, il traduit (Jerzy Kozinsky et Norman Mailer). Il fait tout cela avec élégance et précision, avec générosité et invention et avec une modestie qui met sur le sommet de son oeuvre essentielle une délicate cerise. Il faudrait ajouter sa pierre à la publication de l'oeuvre de Swift dans la Pléiade, sa pièce de théâtre *Chto!* sans oublier son aide précieuse à Simone Signoret pour enfanter *La Nostalgie n'est plus ce qu'elle était*. Outre Truffaut et Rossellini, il est très lié au monde du cinéma - ses amis sont Rappeneau, Cavalier, Enrico pour qui il a écrit le scénario de *La Belle Vie*. Curieux, enthousiaste, chaleureux, Maurice Pons n'a de cesse d'appivoiser l'horreur, de transcender le quotidien pour s'émerveiller, pour nous émerveiller.

Wladyslaw Znorko

création, scénographie et mise en scène

Né comme tout le monde à l'Hôpital de la Fraternité de Roubaix au printemps (il est arrivé mille quatre cent trente quatrième sur le registre de la ville de l'année 58, score dont il n'est pas mécontent), Wladyslaw Znorko se met à inventer très tôt des histoires influencées par la vision d'un spectacle de Noël au Cercle Nabuchodonosor (ancien club de Boxe). A la maternelle, son rôle du sanglier dans Sylvain et Sylvette titille sa timidité et dévoile la source du théâtre.

Son papa, polonais de la région de Vilnius, soldat de l'armée du Général Wladyslaw Anders, gardien du piano de Chopin et voyageur malgré lui, lui en raconte de belles en montrant ses photos de jeunesse maculées de neige des steppes et d'errances jusqu'aux déserts d'Egypte. Son sens de la géographie en sera définitivement scellé.

Enfant, il pratique aussi l'observation et la comptabilité des wagons sur la voie ferrée voisine. Les trains postaux jaunes et les directs pour la capitale ont sa préférence. Du talus derrière la fabrique Cornu à Croix-Wasquehal (50°40' N / 3°09' E), les rails fatigués le transportent à la découverte de l'univers (Cosmos Kolej) et l'usine à rêves produit ses premières curiosités.

Il investit la rue et détourne l'ordinaire des lieux en y installant l'insolite ; figé des heures durant, il peut jouer aux échecs avec un coq empaillé au pied d'un cadavre et sous un graffiti « *il ne se passe rien* » ou bien s'immiscer dans la vitrine d'une librairie et même dans un sac postal accroché à une boîte aux lettres.

En 1981, il fonde le Cosmos Kolej. Une panne de carburant l'arrête entre Saône et Rhône. Des petits vélos fleurissent sur les murs de la ville. On les retrouvera plus tard dans les livres d'art sur Lyon. Parmi ses objets-fétiches, roues de bicyclettes un peu faussées, ampoules de récupération, robes de baptême ou de communion un peu fanées, il échafaude des performances perpétrées dans les gares et autres lieux d'errance urbaine.

Depuis, ses songes ont demandé l'asile des théâtres. Ses rêveries l'ont peu à peu déporté de l'est vers l'ouest. Après sept années passées en Irlande, il a décidé de revenir en France à Marseille pour relever les entrées et les sorties des bateaux du port à la Joliette. Ses dernières créations ont été jouées dans 21 pays.

Ce voyageur pantouflard pratique aussi l'Opéra, aime la musique sur scène et continue de faire du théâtre croyant faire de la peinture. Personne n'ose le contredire.

Depuis quelque temps, il se laisse à rêver caméra à l'oeil. Après un stage auprès de Vadim Youssouf, chef opérateur de Tarkovski et de Mikhalkov ainsi que du réalisateur russe Marlen Khoutziev, il se lance dans ses premiers courts métrages en attendant mieux. Il meurt en 2058.

Le Cosmos Kolej

Depuis sa création en 1981, le Cosmos Kolej est à la quête d'un langage théâtral universel. Ses spectacles, appareillages plastiques et poétiques, opèrent sans scrupules la distorsion du temps et du récit en dévoilant au grand jour les ferrailleurs et les mécaniciens qui fourbissent la chaudière de nos songes. La troupe cultive l'art d'égarer le spectateur-voyageur dans les faubourgs de son imaginaire d'où surgissent des secrets insoupçonnés. Dans cet onirisme de la survie entre art brut et art forain, les frontières sont tracées au crayon de bois et comportent de nombreuses traces de gomme.

Si la rue a abrité très tôt les performances du Cosmos Kolej, la compagnie a demandé asile aux théâtres depuis une dizaine d'années. Notre emblème — le vélo poché sur les murs des villes traversées — symbolise notre rythme de travail ; nous avons le cycle « *voyage en littérature* » (*Les Saisons, Un Grand Meaulnes, Chvoïk au Terminus du Monde*), le cycle « *nos racines en Europe centrale et orientale* » (*L'Attrapeur de Rats, Télescopes, Le Traité des Mannequins, De la Maison des Morts, opéra de Janacek, Alpenstock*), le cycle « *irlando-ailleurs* » (*Ulysse à l'Envers, La Vie d'un Clou, Corrida*) et le cycle plus personnel ancré dans l'enfance (*La Cité Cornu, La Maison du Géomètre, A la Gare du Coucou Suisse, Boucherie Chevaline*).

Ce théâtre et ces curiosités ont tourné dans le monde entier et spécialement en Europe. Ces cinq dernières années, la compagnie a créé 9 spectacles, donné 405 représentations dont 122 à l'étranger et joué dans 21 pays (Allemagne, Belgique, Colombie, Equateur, Espagne, France, Finlande, Hongrie, Irlande, Italie, Lituanie, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Roumanie, Russie, Slovaquie, Suisse, République Tchèque, Turquie, Yougoslavie).

*« Les fantômes réveillés de la mémoire de **Znorko** ne parlent pas – en tout cas, pas comme les vivants. Ce qui parle, ce sont les images violentes, superbes, fulgurantes, fantasques. Toutes en poésie rare et en tendresse grave. Laissant, surtout, la porte ouverte à l'imaginaire de chacun dans le passage d'un autre côté du miroir d'où surgissent des secrets intérieurs qu'on ne croyait pas ».*

Didier Mereuze
La Croix – L'événement

*« Le théâtre du **Cosmos Kolej** n'est pas un théâtre conventionnel. Depuis son origine, ses personnages nous dévoilent, dans le secret de vieux dépôts, leurs rêves troubles peuplés d'enfants boiteux, de ferraille, d'ampoules à filament et de trains charriant d'éternels vagabonds en quête de quelque embrasement de l'histoire comme improbable fête. Ce théâtre visionnaire cultive avec méthode l'art d'égarer le spectateur-voyageur dans les faubourgs de son imaginaire ».*

Magdalena Czerniewska

Rencontre avec Wladyslaw Znorko

Revue Esprit – Vos spectacles fonctionnent sur un vrai traitement du son, matière plutôt négligée par le théâtre, sinon à le renvoyer du côté de la musique.

W. Znorko – *Si j'ai toujours répudié le texte, extrêmement réducteur, je suis très sensible au son, à la musique, qui s'adresse à une part plus intime, plus sensuelle et qui est exempte de dictature comme disait Fellini ; on peut y coller sa propre mémoire. Il y a un son qui restitue l'idée sensorielle de l'espace et que j'adore, le cri dans la nuit d'un chien au loin dans la campagne : s'effondre alors l'espace étrié du théâtre, pareil à un grand appartement et notre esprit s'envole vers cette marche nocturne qui restitue l'aboïement... Je travaille cette matière avec Bernard Valléry ; on crée l'homogénéité, on cimente en entrelaçant des sons enregistrés et des sons réels d'écoulement, d'écrasement, fabriqués sur place. C'est ce frottement en permanence qui opère un tourbillon, une déroute spatiale.*

R. E. – Et dans cet univers très plastique, le décor prend forcément une place particulière.

W.Z – *Sans être peintre, je viens de la peinture. J'ai été formé au calendrier des PTT, aux reproductions des peintures flamandes, collés partout dans les maisons du Nord de la France. Et j'ai grandi avec un camarade dont le père était collectionneur de tableaux. J'étais prompt à toutes les bêtises et il m'engueulait en m'incitant à regarder de la peinture. Il m'a incité à l'abstraction cette magnifique expérience de 1913 où la peinture s'éclate, comme intuition du désastre premier. Mon premier choc fut Jean Michel Atlan : d'un seul coup quelque chose se déroulait de l'ordre de la vibration. J'ai compris dès l'enfance que la peinture n'est pas un aplat mais une fréquence qui alerte le regard. Plus tard, Andreï Tarkovskij et Bruno Schulz relaieront cette expérience en m'apprenant à faire exploser l'idée du temps et de l'espace : au conservatoire, on nous astreint à respecter les unités de temps, d'espace et d'action, c'est une prison... Quant à mes décors, si j'ai navigué entre symbolisme et réalisme, j'ai toujours tenu à ce que la matière ait déjà vécu et vibre de sa mémoire, qu'elle soit au bout du rouleau et peu propice au développement de l'homme, impossible à vivre. Ce sont des décors qui suggèrent une quête enfantine dont on ne verrait pas le fond, des ténèbres qui cacheraient un autre monde.*

R. E. – Votre théâtre ?

W. Z – *Le dérisoire : rire de son propre malheur. Le grotesque qui est le début de la théâtralité. Une poésie solitaire, un peu désespérée mais jamais noire, tout au plus mélancolique : une maladie de l'âme sans guérison.*

Propos recueillis dans la Revue Esprit, n° 10, octobre 1998

Rencontre avec Denis Lavant

L'Humanité – Comment fait-on la connaissance des poètes ?

Denis Lavant – *C'est un besoin, une nécessité. Je fréquentais la poésie avant même d'avoir décidé d'être comédien. C'est une manière d'être, de se comporter, d'envisager les choses, de se tenir dans le monde et dans la vie. J'ai toujours en mémoire un texte que Blaise Cendrars a écrit en Russie avant la pose du Transsibérien : la légende Novgorod. Un manuscrit retrouvé en Bulgarie et qui dit ceci : « Et je voulais m'engager dans la vie poétique et c'est pour cela que je devais d'abord traverser la poésie de la vie » C'est exactement ça : un geste au quotidien et en même temps quelque chose qui passe par le verbe, le langage, les mots. J'ai commencé par les deux. D'abord l'acrobatie, tout seul, sans aucune école du cirque. J'ai pratiqué les disciplines du cirque pour le plaisir, pour mettre un peu de poésie dans la vie. Ça me plaisait de marcher sur les mains, de cracher du feu ou de faire du monocycle. Peut être une manière de se protéger, d'être en équilibre, de parcourir le monde comme quand Rimbaud tendait « des guirlandes d'étoile à étoile »*

H. – C'est la poésie qui vous a conduit au métier d'acteur ?

D. L – *La poésie, comme le mouvement, la danse, sont les deux pôles extrêmes qui font partie du métier d'acteurs. Quoique le métier d'acteur, c'est encore autre chose. Disons que la poésie est le matériau nécessaire pour jouer. J'ai eu plaisir à ingurgiter des poèmes, pas forcément pour le dire en public. Parfois, on enregistre les mots sans comprendre ce qu'évoque le poète, mais quelque chose reste dans la sonorité des mots, dans le goût du langage. Et ces mots vous reviennent, quand on est mêlé à une situation, à une émotion qu'on ne sait pas décrire soi-même avec ses propres mots. Alors brusquement, la parole du poète vous revient en mémoire.*

H. – Où est la poésie de la vie ?

D. L – *C'est comme si on avait un coquillage dans la tête. Parfois, il s'ouvrirait et laisserait passer des images. Il est des moments d'émotion qui vous rendent plus réceptifs alors brusquement tout se met à résonner, à faire signe. Pour peu que l'on soit à l'écoute, tout fait écho : un titre dans un journal, un visage entraperçu dans la rue, le mouvement d'une herbe... Baudelaire l'exprime très justement : « la nature est un temple ou de vivants piliers laissent parfois sortir de confuses paroles, l'homme y passe à travers des forêts de symboles qui l'observent avec des regards familiers ».*

H. - Si l'on évoquait le métier d'acteur, même si vous dites que vous ne savez pas ce que c'est...

D.L – *C'est de l'ordre de l'intime. Ça bouge en même temps que la vie, que les expériences de jeu. C'est un travail qui est fait d'une nécessité, une nécessité d'être là, de pouvoir donner vie à des personnages ou d'éclairer des parcours de personnages historiques ou fictifs. On n'est jamais arrivé, on ne peut jamais prétendre avoir son diplôme de comédien car, à chaque fois, on se retrouve devant une énigme à résoudre ou à dénouer. Si je ne travaille pas, je ne suis pas comédien. Au théâtre, cela reste à prouver chaque soir.*

Propos recueillis dans *L'Humanité Culture*, 9 juillet 2001

Denis Lavant

Découvert par le grand public dans les films de Leos Carax (*Boys meet girls*, *Mauvais Sang*, *Les Amants du Pont Neuf*), Denis Lavant fait partie de ces comédiens rares que tous les metteurs en scène et réalisateurs s'arrachent (31 pièces et 18 films à ce jour !). Très physique, il n'en demeure pas moins un formidable diseur de mots. *Roméo chez Cloos* (aux côtés de Romane Bohringer) ou *Ubu Roi* chez Sobel, il peut parler de poésie chez Nichet comme incarner *Richard III* ou *Néron* chez Pradinas et porter *La Nuit juste avant les forêts* de Koltès, sans parler de ses aventures avec Vitez, Langhoff, Lattuada, Lluis Pascal, Wenzel. Quand le théâtre lui laisse du répit (c'est-à-dire pas souvent), il continue sa carrière au cinéma avec une grande exigence et une curiosité inassouvie. On l'a vu récemment dans *Beau Travail* de Claire Denis ou *Tuvalu*, film allemand inclassable. Ce monstre de travail n'hésite pas à se remettre en question et tente les aventures les plus